

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTRÉAL, 12 MARS 1892

SOMMAIRE

TEXTE.—A la bonne franquette, par Faucher de Saint-Maurice. — Bibliographie au fil de la plume : "My Canadian Journal, par Simon Bolivar. — L'Exposition de Chicago. — Chimère (avec gravure), par Hip. — Notes et faits. — Poésie : Au Canada, par Miss E. Ehrstone. — Correspondance littéraire, par F. X. Burque, prêtre. — Etudes historiques : Les cimetières de Montréal (suite), par G. A. Dumont. — La famine en Russie. — Primes du mois de février : Liste des numéros gagnants. — Feuilletons : Un amour sous les frimas (suite). — Mlle de Kerven, deuxième partie de Carmen (suite). — Choses et autres. — Problèmes d'Echecs.

GRAVURES.—La "famine" en Russie : Paysans demandant l'aumône dans les rues de Kazan. — L'exposition universelle de Chicago : Vues des principaux bâtiments qui seront érigés sur le terrain (16 gravures). — Gravure du feuilleton : Portraits : MM. W. Steinitz et Tschigorine.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

AVIS

Les bureaux, temporaires, de l'administration du MONDE ILLUSTRÉ sont au No 1588, rue Notre-Dame.

A LA BONNE FRANQUETTE

Il y a quelques années, il y avait joyeuse réception à Spencer Grange, la villa charmante de mon collègue, James Le Moine, de la Société Royale. Le Canada littéraire, nombre d'hommes de lettres de l'étranger connaissent cette maison hospitalière perdue sous les futaies du Cap Rouge, à trois kilomètres de Québec.

Ferland, Garneau père, Marmette, l'abbé Casgrain, Sulte, Garneau fils, Charles de Guise, De Celles, Charles Leclerc, Paul de Cases, Gérin, les deux Fréchette, Buteau Turcotte, Provencher, Oscar Dunn, Auguste Achintre, et bien d'autres, sont venus frapper à cette porte et rompre sous ce toit

Le pain béni de la gaieté.

Ce soir là, nous étions réunis à Spencer Grange pour y rencontrer le lieutenant-gouverneur du Manitoba, l'honorable Joseph Cauchon. Quand il entra dans la bibliothèque, il se fit un grand silence. Pour les uns, c'était une vieille connaissance. Chez les autres, cet homme excitait un sentiment de curiosité ! Depuis près d'un

demi-siècle, ce hardi joueur ne se tenait-il pas sur la brèche, frappant d'estoc et de taille ceux qui entraient en champ clos avec lui, ne ménageant pas ses amis et jetant nuit et jour au combat sa force, sa volonté et sa vie ?

Il s'avança lentement vers nous, donnant la main aux uns, en les nommant, se faisant présenter les autres et ayant un bon mot pour chacun. C'était un homme trapu, large d'épaules, marchant un peu courbé, portant toute sa barbe grise. Son œil restait insaisissable sous ses lunettes d'or.

On vint annoncer le dîner, et bientôt le lieutenant-gouverneur du Manitoba fut le maître de la parole. La conversation roulait sur les choses du passé. Elle nous valut une véritable conférence sur nos grands disparus. Sir Louis La Fontaine, Papineau, les Viger, Baldwin, Morin, Nelson, Vallières de Saint-Réal, Caron, Draper, Christie, Abraham et Louis Lagueux, sir Étienne Taché, sir George Cartier, les Taschereau, les de Léry, Soulard, Étienne Parent, Joseph Edouard Turcotte, Garneau, de Gaspé, François Lemieux, Angers, Lelièvre, mon père, et bien d'autres se mirent à revivre devant nos imaginations excitées par la parole d'un de leurs derniers contemporains. Pourtant il n'était pas causeur. C'était plutôt un narrateur à la phrase courte, énergique, entremêlée de hoquets et d'éternuements. Chose étrange ! ce joueur, dont la massue avait été si lourde, parlait du passé sans acrimonie.

Il semait plutôt l'éloge que la critique, ce qui étonna plus d'un convive qui ne le connaissait que par ses rudes polémiques, que par ses coups de boutoir.

Une chose me parut remarquable. Quand le lieutenant-gouverneur Cauchon remontait vers sa jeunesse, ses souvenirs se ressentaient de la fraîcheur de ses premières années. Ils se paraient d'un coloris de poésie. Ils avaient une chaleur qui nous empoignaient. Loin du terrain politique, ce narrateur qui n'avait vécu que de polémique devenait un paysagiste charmant. Chacun était frappé du changement à vue.

Tout à coup il nous demanda la permission de se lever : nous n'étions qu'au milieu du service. Il alla faire les cent pas dans la pièce voisine, revint en prenant une pastille dans une bonbonnière et reprit son siège, en s'excusant sur une attaque soudaine de la maladie qui finit par l'emporter. Il but alors un doigt de Mâcon, puis reprit le fil rompu de la conversation.

Cette fois il s'empara d'une idée fixe qu'il mena presque jusqu'à la fin du dîner. Il nous d'un manteau fait avec des peaux d'écureuils blancs, cadeau offert par lui à une personne chère.

— Cette pièce est unique au monde, nous dit-il.

Puis il nous développa une théorie sur les renards argentés. Sur ce sujet, il en savait presque aussi long que son ami le comte de Puyjalon. Il fit défilé devant nous les fourrures du Nord-Ouest, celles de la Baie-d'Hudson, celles de l'Alaska. Il finit par assurer que pour lui la martre était de beaucoup l'animal le plus estimé, le plus riche, le plus aristocratique comme poil.

Ici, il s'arrêta et devint songeur.

— Il y a bien aussi, dit-il, la loutre de l'île d'Anticosti. Elle est toute noire, ce qui lui donne des reflets moirés : mais on lui retrouve toujours des poils blancs à la queue, ce qui la dépare et lui ôte de sa valeur.

Je crus devoir ici loger mon mot, et j'étonnai beaucoup ce vieux connaisseur, ce chercheur des choses, en lui disant qu'il y avait de fort belles loutres de mer dans les environs du détroit de Belle-Isle.

— Eh ! bien, reprit-il d'un air mélancolique en trempant un croûton de pain dans son vin, on apprend du nouveau à tout âge. Vos loutres de

Belle-Isle me vont. Je désirerais m'en faire faire une pelisse. J'aime les belles fourrures, les objets d'art, les tableaux, les vieux livres et les chevaux.

Quelqu'un se mit alors à parler du Nord-Ouest et de son climat.

— On ne saurait, dit le lieutenant-gouverneur Cauchon, trop vanter sa salubrité et ses richesses. Tout ce que l'on a écrit sur ce merveilleux pays est au-dessous de la vérité. Avant peu ce sera le grenier du monde. La lisière de terre la plus fertile est celle qui s'étend entre les deux rivières Saskatchewan. Elles forment un fleuve aussi considérable en longueur que le Saint-Laurent. Mais il y a une chose que je mets au-dessus de toutes ces richesses qui dorment, en attendant que la civilisation les mettent en plein rapport. C'est un prêtre et un saint celui-là : c'est mon bon ami le Père Lacombe. Voilà le créateur, voilà le roi des prairies. Sous sa parole, tout s'incline. Chaque tribu le vénère et l'appelle son père. Je veux mourir sous les regards de cet apôtre ; mais, auparavant, je lui ménage une surprise. Je me fais construire un château. Une de ses ailes sera mise à la disposition du R. P. Lacombe. Il sera chez lui et il y aura sa chapelle. Dans son humilité, il sera content de moi, car je veux faire les choses en grand pour Dieu..... et pour son prêtre. Quant au Père Lacombe, je le sais, il s'oubliera : je le connais par cœur. Il ne verra que Dieu.

Un domestique vint alors prévenir que la voiture du lieutenant-gouverneur du Manitoba, attendait. Il se leva lentement de table, donna la main à tout le monde et nous le reconduisimes jusqu'à la porte d'honneur.

A quelques mois de là, une dépêche nous annonçait la mort de celui qui avait été le lieutenant-gouverneur du Manitoba. Le fléau de la spéculation qui se promenait alors sur Winnipeg avait frappé à sa porte. Ruiné, usé par la lutte il s'était éteint en chrétien dans une humble chaumière, demandant pardon aux uns, pardonnant aux autres, et partant avec le sourire de Job, pauvre, abandonné, résigné, heureux de remettre son esprit entre les mains de son Créateur.

Le père Lacombe n'a pas eu sa chapelle ; mais il continue à évangéliser et à sauver les âmes sous le dôme bleu du ciel des prairies du Nord-Ouest qu'il est en voie de transformer en véritable temple de Dieu.

Faucher de Saint-Maurice,

BIBLIOGRAPHIE AU FIL DE LA PLUME

MY CANADIAN JOURNAL

Le MONDE ILLUSTRÉ, il y a quelques semaines, tout en favorisant ses lecteurs des portraits et esquisses biographiques du marquis et de la marquise de Dufferin et Ava annonçait en même temps la publication prochaine du *Journal Canadien* de la marquise.

Ceux qui déjà ont eu l'avantage de goûter les productions littéraires de la noble dame ont compris que c'était à la fois une acquisition pour la littérature et une bonne aubaine pour les amateurs et les lecteurs.

Our *Vice-Royal Life in India* qui a précédé ce dernier volume contenait en effet des pages charmantes. Immédiatement la traduction s'en était emparé et le public européen (s'il est un bon juge en cette matière, c'est bien lui), n'avait pu s'empêcher de témoigner son étonnement et son admiration, car ce petit volume, d'une lecture